



***El Alamein - octobre 1942***  
***Hommage à Dimitri AMILAKVARI (13 DBLE)***

# DOSSIER : EL ALAMEIN/1

## La participation des Français Libres à la Bataille d'El Alamein



*Introduction par le Général SAINT HILLIER (13 DBLE) - Témoignage de Robert de KERSAUSON (RMSM) sur la Bataille de l'Himeimat - La percée par le général SAINT HILLIER*

### *I - Introduction à la Bataille d'El Alamein par le général Saint Hillier*

En octobre 1942, les forces britanniques luttent depuis trois ans dans le désert contre les armées italo-allemandes

Dès juin 1940, les Français Libres combattent à leur côté, leur nombre atteint 7.000 hommes lors de la bataille d'El Alamein : *aviateurs du Groupe Lorraine, Parachutistes des S.A.S, Spahis et soldats des Chars d'un petit groupement blindé, et deux brigades d'Infanterie. Sur mer, combat le Sarvognan de Brazza.*

Lorsque la bataille d'El Alamein commence, les combats n'ont pas cessé depuis Juin 1942.

Rommel a pour mission d'atteindre le Caucase par l'Afrique et le Moyen-Orient pour prendre à revers les défenses soviétiques : c'est l'époque de Stalingrad. En Juin 1942, il va de succès en succès et la VIIIème Armée battue est repoussée jusqu'à un goulet, large de cinquante kilomètres, situé entre El Alamein et la dépression des sables mouvants de **Qattarah**.



Les quinze jours de résistance de la Brigade du Général Koenig à Bir Hakeim puis les quelques jours de combat de la Garde Anglaise à Knightbridge (le chaudron du diable) ont donné le temps à AUCHINLECK d'installer une position de résistance occupée par des Divisions fraîches ainsi que des blindés américains venus d'Angleterre

**Auchinleck** lance alors une contre-attaque pour disloquer le dispositif italo-allemand. Les Italiens cèdent sous les coups des Australiens et l'élan de Rommel est brisé. Les Britanniques perdent deux fois plus de monde et de chars que l'ennemi, mais leurs ressources sont inépuisables, tandis que les pertes de Rommel sont irréparables.

C'est alors qu'**Alexander** prend le commandement du théâtre d'opérations et **MONTGOMERY** celui de la VIIIème Armée. (...)

Au mois d'août 1942, Montgomery tend un piège à Rommel. Il lui fait parvenir de fausses informations sur ses effectifs, il camoufle ses chars en camions inoffensifs et abandonne entre les lignes des cadavres d'officiers d'Etat-major, porteurs de cartes faussement renseignées.



### REPERES

La bataille d'El Alamein (Egypte)  
23-10 / 4-11-1942

La date de l'attaque est programmée en liaison avec le débarquement en Tunisie (opération Torch) prévu le 7 ou 8 novembre ; la supériorité numérique et matérielle est du côté des Alliés

. Le 23 au soir commencent les tirs de barrage de l'artillerie précédant le départ de l'infanterie; à l'aube du 24, le 30e Corps s'engage dans le champ de mine, le 10e Corps piétine.

. Une diversion australienne est lancée vers la via Balbia (le 31, ils franchissent la route côtière).

. Le 27 Rommel lance des contre-attaques qui restent sans effet.

. Le 2 novembre Montgomery lance l'attaque de rupture "Surcharge" qui enfonce le front italien.

. Le 4, commence la retraite de Rommel.

*Bir Hakim l'Authion n° 146 octobre 1992*

Ainsi téléguidé Rommel engage trois divisions allemandes dans une nasse, les offrant aux coups de l'artillerie ou des chars anglais, et de la Royal Air Force qui déverse 1300 tonnes de bombes sur l'Afrika Korps.

Rommel prend dans l'affaire un quart des blindés qu'il possédait encore, mais conserve un mouvement de terrain facilement défendable : l'**HIMEIMAT**... (...)

**La supériorité britannique est alors écrasante**



*Vers l'Himeimat, le plateau d'El Taqqa*

**230 000 hommes contre 152 000 (90 000 Allemands, 62000 Italiens)**

**1.400 chars contre 600**

**1.300 avions contre 400**

**La rupture du front ennemi va se faire par une opération frontale d'une rare violence qui durera douze jours.**

Il est possible de s'en faire une idée par les pertes subies en blindés : les Anglais perdent dans la bataille huit cent chars, et l'ennemi cinq cent vingt.

Le 4 Novembre, vingt-cinq mille tonnes d'obus seront consommées du côté britannique. Le nombre des morts est de quatre-vingt-trois mille...

## **II – Le témoignage de Robert de Kersauson (RMSM) sur la Bataille de l'Himeimat**

Il est souvent parlé de Bir-Hakeim mais, c'est à El-Alamein, le 23 octobre 1942, que l'histoire marqua définitivement son tournant et depuis avec des à-coups, des arrêts mais sans recul, l'avance des Alliés de l'Ouest fut inexorable. Lentement « *l'espoir changea de camp, la bataille changea d'âme* ».

À cette bataille l'armée française était représentée par deux brigades : la première colonne volante, le 1er spahis marocains (RMSM), la 501e compagnie de chars, le 1er R.C.A., les fusiliers marins armant la D.C.A.

**Pas tout à fait une division peut-être. Mais la VIIIe armée avec ses trois corps n'en comportait pas plus de 12.**



### **REPERES**

La 1<sup>ère</sup> Compagnie fut initialement équipée de chars R35 des forces de Vichy. Après une période de repos, elle s'installe, début 1942, à Beyrouth. La 1<sup>ère</sup> Compagnie, dirigée sur l'Egypte en avril 1942, s'équipe de chars anglais *Crusader* pour faire bientôt partie, avec les spahis de l'escadron Jourdié de la 1<sup>ère</sup> Colonne volante des FFL, qui rejoint la 8e Armée britannique, dans le *Western Desert*. Elle participe à la grande bataille d'El Alamein du 23 octobre au 4 novembre 1942. Les chars réussissent à stopper la contre-attaque allemande et participent ensuite à la poursuite de l'ennemi. Après une courte période de repos, la Colonne volante traverse de la Cyrénaïque, la Tripolitaine et entre en Tunisie en février 1943. Les 6 et 7 mars, la 1<sup>ère</sup> Compagnie prend part aux violents combats de Médenine aux côtés de la 8e Armée britannique. Rattachée ensuite à la Force "L" du général Leclerc, venue du Tchad, elle opérera avec elle depuis le sud tunisien jusqu'à Kairouan et au Djebel Zaghouan. Une fois la victoire acquise en Tunisie, elle retournera en Tripolitaine.

Consultez l'[Etude](#) sur la 1<sup>ère</sup> Compagnie des Chars par le Colonel Pierre ROBESDAT (sept 2012)



*Char « Vidi » du groupement K (FFL Logez, Deschamps, Sarcelet)  
Bnf Amiens de la Cie des chars*



Quand l'état-major britannique décida d'attaquer les forces de Rommel, il établit un plan très différent de celui des autres offensives. Cette fois-ci existait un front de 50 kilomètres continu, appuyé au nord sur la mer, au sud sur la **dépression de Qatarah** infranchissable sur 600 kilomètres vers le Sud-Ouest. Il fallait percer. Il fallait aussi attaquer sur tout le front pour fixer l'ennemi et l'empêcher de retirer les forces d'un point, pour renforcer un autre ou tenter une manœuvre en retraite.

**À l'extrémité sud du front, le général Koenig, avec la première brigade française et la première colonne volante, rattachées dans cette phase à la septième division blindée du général Harding, reçut pour mission d'attaquer les hauteurs qui vont de l'Himeimat à l'est, à El Paqua à l'Ouest.**

Ces hauteurs dominent la plaine environnante du haut de leurs falaises de 40 à 50 mètres ; une division italienne y tenait position avec une nombreuse artillerie, soutenue par le 33e groupe et le Kiel groupe, unités allemandes composées de chars, de canons et de panzer grenadiers.



*Officier de liaison britannique devant l'Himeimat*

C'était une entreprise pleine de risques mais la prise de cette position de premier ordre pouvait faire tomber toutes les résistances dans la partie sud du front et faciliter l'attaque principale dans le Nord.

Nous ne le sûmes qu'après : ce n'était qu'une attaque de diversion, un rôle de sacrifice. Les deux bataillons de Légion, ce qui restait de la 13e demi-brigade sous le commandement du colonel Amilakvari formèrent le groupe de choc.

**L'action commença dans la nuit du 23 au 24 octobre, par une marche de 10 kilomètres à pied, précédée et flanquée au nord par les automitrailleuses et les autocanons du 1er spahis marocains, au sud par la 501e compagnie de chars.**

À 22h 30, heure prévue, les éléments de tête atteignaient le premier champ de mines. Mais sous le beau clair de lune d'une nuit calme, le ronflement des moteurs à plein régime dans un terrain terriblement lourd ne pouvait passer inaperçu. L'ennemi déclencha son tir de barrage, et ce fut sous les obus que le passage fut aménagé en dix minutes, temps record. Les automitrailleuses d'abord, une section de chars, un peloton d'autocanons des spahis, la colonne enfin, passaient.

[Blog divisionfrançaiselibre - 2014](#)

La nuit peu à peu reprenait son calme. Derrière, notre artillerie occupait ses nouvelles positions. Ce fut vers 1 heure que nos pièces commencèrent leur tir ; plus au nord la bataille s'allumait, une brigade blindée au Nord-Est d'Himeimat, d'autres unités plus loin, attaquaient ou préparaient leurs offensives. C'est alors que le premier bataillon de Légion, conformément au plan, commençait son attaque difficile en s'engageant dans un champ de mines très dispersées où tour à tour, les automitrailleuses, les Brenn Carriers, sautaient.

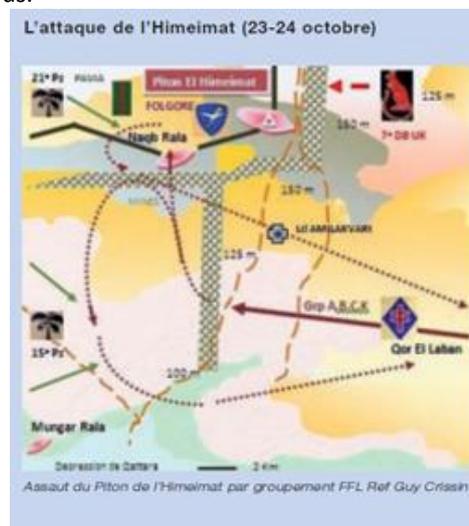
Puis, presque tout de suite, un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses, venant d'emplacements aménagés dans la falaise, arrêta l'élan des légionnaires.

À 6 heures du matin, voyant que l'attaque du 1er B.L.E. échouait, le **colonel Amilakvari** décidait de lâcher le 2e B.L.E. et d'en bas on put voir l'attaque progresser sur la pointe de Nagvrala, les rafales de F.M., les éclatements de grenades inscrivant, en points de flammes, l'avance de l'attaque française sur le flanc noir de la Gara. Au lever du jour, cette attaque avait réussi. La plus grande partie du plateau était occupée. Mais il faut expliquer que, si du côté sud ce plateau est une véritable falaise, au nord la pente est plus douce. C'est par là que vint, vers 7 heures, la contre-attaque du 33e groupe allemand qui, avec ses chars et ses automitrailleuses, rejetait notre infanterie dont les armes antichars n'avaient pu suivre l'escalade.

Les autocanons des spahis tentèrent d'intervenir de la plaine, mais la différence de niveau rendait leur tir difficile. Après son repli et malgré un tir violent de l'ennemi, le 2e bataillon se regroupait dans la plaine autour du **colonel Amilakvari**, à l'abri - relatif - d'une petite crête.

Alors les chars ennemis tentèrent de descendre en faisant un crochet par l'Ouest. Un peloton d'autocanons de 75 mm s'était posté au sommet de la crête ; il intervint par surprise, le 33e groupe fit demi-tour durement touché, laissant deux chars et une automitrailleuse sur le terrain.

Le 1er bataillon avait dû se retirer avant le jour mais il ne put trouver d'abri contre le tir ennemi ; le commandant **Bollardièr** était blessé ; ce qui restait des A.M. couvrait la lente retraite de l'infanterie, à pied sous les obus.



C'est alors que le groupe Kiel attaqua, venant du sud-ouest, en mitraillant d'abord un groupe d'ambulances chargées de blessés. La riposte ne se fit pas attendre. Les A.M. par le Nord-Ouest, nos chars venant du Sud-Ouest, intervinrent. Une automitrailleuse mit un char allemand hors de combat à coups de 25 mm dans les côtés moins protégés. L'équipage prit la fuite. Un char lourd armé d'un 75 mm frappé en quelques instants de plus de 20 coups, fit demi-tour.

Nos propres chars attaquaient et détruisaient d'autres chars ennemis, dont les carcasses incendiées restaient sur le terrain pendant que le reste disparaissait.

Ce n'était pas cependant la fin des difficultés du 1er bataillon. L'artillerie ennemie tirait toujours ; les véhicules s'ensablaient dans le vallonement particulièrement difficile du Sud du champ de mines, d'où il fallut que nos chars les retirent un par un. Dans cette occurrence, comme dans le combat précédent, les équipages des chars, à l'exemple de leurs officiers, montrèrent le plus grand dévouement.

Vers 10 heures, le colonel **Amilakvari**, décidait qu'il était inutile de tenir plus longtemps son abri précaire où l'artillerie ennemie lui causait de nouvelles pertes. Le 2e bataillon de Légion se déploya avec calme dans la plaine malgré les tirs de barrage. Une section de chars, les autocanons à l'arrière-garde, réglant leur allure sur celle des hommes à pied et faisant feu sur les rares objectifs à portée. C'est en retraversant le champ de mines que le colonel **Amilakvari** fut frappé mortellement d'un éclat d'obus, debout avec ses officiers, donnant à tous l'exemple habituel de son calme et de son courage légendaire.



Si l'ennemi demeurait derrière ses canons sur les hauteurs de **Himeimat**, si la Légion malgré son courage devait revenir sur ses bases, la plaine demeura, néanmoins, au pouvoir de nos blindés et de nos chars jusqu'au 3 novembre. Malgré les obus nos patrouilles y circulèrent de jour ou de nuit, ramenant des blessés, le matériel resté en panne, maintenant notre ascendant sur les blindés ennemis qui n'osèrent s'y montrer.

Ce n'est qu'au nord, le long de la route côtière et après huit jours de durs combats que la percée fut faite. Il fallut huit jours pour traverser les neuf champs de mines disposés sur une profondeur de 20 kilomètres. Mais l'ennemi avait dû maintenir ses troupes dans le sud ; ce sont ces divisions qui furent ensuite cueillies par une exploitation victorieuse.

Le courage des légionnaires n'avait pas été dépensé en vain. Non plus celui des équipages de chars, des automitrailleuses et des autocanons.

Les jeunes, venus de France pour compléter ces équipages, les petits gars qui traversèrent la Manche à 18 ans pour se battre et qui après deux ans d'attente, recevaient un dur baptême du feu, s'égalèrent aux anciens par leur calme, la précision de leur tir.

**Le matin du 23 octobre, assis avec ses officiers, sous un filet de camouflage, le colonel Amilakvari donnant ses ordres, disait « ce n'est pas la première fois que de Narvik à Bir-Hakeim en passant par Cheren, nous tentons l'impossible ».**

Toute la manœuvre anglaise reposait sur l'idée de faire croire à l'ennemi que, comme d'habitude, l'attaque se ferait par le sud. La diversion réussit. Les éléments blindés des 15e et 21e Panzer divisions de la 80e légère restèrent dispersés trop longtemps. Les Forces françaises libres avaient joué un rôle ingrat sans doute, peu spectaculaire, mais qui ne doit pas être oublié.

Avant leur transfert, pendant plusieurs années, sur une crête en vue de l'Himeimat, la tombe du colonel **Amilakvari** et de ses camarades, comme tant d'autres semées sur une route longue et dure, porta l'inscription :

**« EST MORT POUR QUE LA FRANCE VIVE »**



**Robert de Kersauson, Extrait de la Revue de la France Libre, n° 31, septembre-octobre 1950**



**La 2ème Brigade (Bataillon de Marche n° 5 et Bataillon de Marche n° 11) est en ligne à dix kilomètres au Nord de l'Himeimat et participe à la Bataille.**

Elle est rejointe dans la nuit du 27 au 28 Octobre par la 1ère Brigade qui s'installe à ses côtés, au Sud.

Mais le **Général de Larminat** n'a pas reçu pour autant le commandement des formations françaises regroupées, le Général Montgomery a rattaché les Brigades françaises à deux Divisions britanniques différentes.

Au flanc de l'Himeimat, nous avons laissé une quarantaine de nos morts ou blessés..

Leur mission est d'accomplir des "mock attacks" (fausses attaques, mais vrais combats), afin d'attirer sur elles l'attention ennemie loin de l'Action Principale qui marque, à cet instant, de réels progrès dans le Nord près de la Côte.

Face aux Français et couverts par les champs de mines « Von » et « Volga », les Parachutistes allemands du Groupe « Burckhart » et ceux de la Division Folgore italienne tiennent des points d'appui solidement organisés sur les cotes 104, 103, 92 et 101.

Les deux Brigades reçoivent l'ordre de s'emparer de ces points forts, et le 30 Octobre, le B.M. 5 du **Lieutenant-Colonel Gardet**, et le B.M. 11 du **Capitaine Langlois** s'emparent de 104 et 103, mais ils sont arrêtés dans leur progression par des tirs de mortiers et le feu nourri de mitrailleuses qui partent de 101. Toute l'artillerie de la 50ème Division et le tir dans les embrasures des canons de la Compagnie antichars n°2 du **Capitaine Magendie** ne peuvent venir à bout des Parachutistes défenseurs de la cote 101.



*Le BM XI monte en position à El Alamein*

Le Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique entre alors en action, le **Commandant Bouillon** l'entraîne à l'assaut des cotes 92 et 101. La 3ème Compagnie du **Capitaine Laborde** parvient jusqu'aux réseaux de barbelés truffés de mines qui couvrent les mitrailleuses lourdes Breda et les canons de 47 des Parachutistes ennemis.

On se bat à la grenade puis au corps à corps et les pertes sont énormes. **Les Lieutenants Domange et Bollo**t sont blessés, le **Lieutenant Anglade** reste le seul chef de Section indemne.

**Le Commandant Bouillon** signale dans son compte rendu que des Tahitiens ont été blessés à coup de poignards par les Parachutistes de la Folgore.

**Blessés : les Commandants Bollardière, les Capitaines Bablon, Morel, Lalande, Wagner, le Sous-Lieutenant Lepoivre. Tués le Colonel Amilakvari, le Sous-Lieutenant Suberbielle.**



## Bibliographie

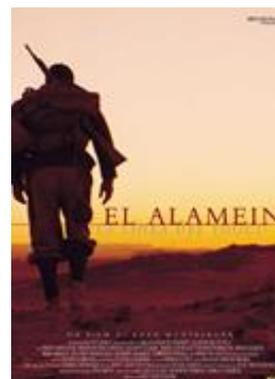
- [La participation française à la Bataille d'El Alamein par le général Saint Hillier](#)
- « De Bir Hacheim à El Alamein » [Cahier n° 10](#) de l'Épopée de la 1<sup>ère</sup> Division Française Libre. Revue de la Fondation de la France Libre n° 37

## Autres sources bibliographiques

[Chronique de la 1<sup>ère</sup> Compagnie des chars de la France Libre](#)

## Film et vidéos

- Le film [El Alamein](#), réalisé par Giorgio Ferroni en 1969
- Vidéo sur les [combats d'El Alamein](#)
- Vidéo [sur la colline de Qaret el Himeimat](#), Egypte de l'ouest. Théâtre des opérations militaires de la seconde guerre mondiale à 50 kilomètres environ au sud du village d'El Alamein. Zone toujours très minée aujourd'hui.



### Hommage prononcé par le général Saint Hillier

*lors du 50<sup>e</sup> anniversaire de la disparition de Dimitri Amilakvari*



#### REPERES

Le Colonel Amilakvari était un prince géorgien, dont les ancêtres avaient acquis par leur courage la charge héréditaire de chef de la cavalerie royale de Géorgie. Exilé en France, il travaille comme mécanicien chez Citroën ; il est admis à Saint Cyr en 1924 et rejoint alors la Légion Etrangère à la sortie de l'école. Il participe à la pacification du Maroc. Son courage, son mépris du danger sont déjà légendaires à la Légion lorsque la guerre est déclarée.

Après la Campagne de Norvège, de 1940, il gagne l'Angleterre le 18 Juin en partant de Bretagne et se rallie au Général de Gaulle, entraînant à sa suite tous ses subordonnés. Mille cent Légionnaires de la 13<sup>ème</sup> Demi-Brigade constituent ainsi le noyau des Forces Françaises Libres.

*"Je dois tout à la France, disait-il, je lui dois d'être ce que je suis, je ne l'abandonnerai pas lorsqu'elle a besoin de moi".*

Adjoint du Général Koenig à Bir-Hakeim, il mène toutes les contre-attaques et, de ce fait, prend une part importante à la résistance opposée aux quatre Divisions que commande Rommel en personne.

Une promotion de Saint Cyr porte son nom.

**Texte prononcé par le Général Bernard Saint Hillier, à l'occasion de la visite de la Promotion Amilakvari de Saint-Cyr à la Chancellerie de l'Ordre de la Libération, le 24 octobre 1992**



**Mes chers camarades,**

(...) Lorsque la 13<sup>e</sup> Demi-Brigade de Légion Etrangère est mise sur pied en février 1939, pour combattre en Finlande, je suis affecté à la Compagnie d'accompagnement que commande le Capitaine Dimitri Amilakvari. A compter de cette date je ne le quitterai plus jusqu'à l'instant de sa mort : voilà pourquoi je m'adresse à vous aujourd'hui.

Depuis mon arrivée à la maison-mère de la Légion à Sidi-Bel-Abbès, j'ai pu admirer son énergie infatigable, son efficacité, et vu percer sous l'intransigeance qu'il montre dans son commandement, la sollicitude qu'il porte à ses Légionnaires : merveilleuse leçon pour un jeune Officier.

Avant d'évoquer sa carrière militaire, il est important de rappeler brièvement son ascendance, il y puisa en effet maints exemples d'honneur et de fidélité, devise de la Légion.

Il appartient à la famille des Sadguinidzé, noble avant les croisades. Au temps où Madame de Maintenon dirigeait la Maison d'Education de Saint-Cyr, son ancêtre Jonathan se sacrifiait pour sauver la vie de son Roi, et gagnait alors pour sa lignée le nom d'Amilakvari, Grand Ecuyer de la couronne géorgienne, ayant charge héréditaire de commandant de la Cavalerie Cosaque du Caucase<sup>1</sup>. Son blason s'orne alors de l'aile de l'Archange Saint-Georges qui figure sur votre insigne de promotion.

<sup>1</sup> L'Amilakhor était le chef de la cavalerie royale de Géorgie, ce qui n'a rien à voir avec les Cosaques, situés au nord du Caucase et servant l'armée impériale russe, quelques siècles plus tard. Rectification de Madame Thamar Kinsky, fille du Colonel D. Amilakvari. octobre 2012

Né le 30 octobre 1906 à Gori, le jeune Dimitri Amilakvari connut les journées exaltantes de l'indépendance de la Georgie, qui se détache en 1918 de l'ensemble des territoires de la Russie, puis viennent les jours sombres de l'intervention de l'Armée Rouge qui instaure en 1921 dans sa Patrie, le régime soviétique.

Sa famille est contrainte de quitter son pays, gagne Constantinople, puis vient s'installer en France, son caractère se trempe aux souffrances de l'exil et au travail manuel nécessaire pour vivre.

En 1924 il entre à Saint-Cyr et appartient à la promotion du Rif ; nommé Sous-Lieutenant, il rejoint la Légion. Muté en 1929 au 4ème Etranger, il sert sous les ordres du Colonel Catroux et participe en 1932 aux opérations de pacification du Maroc, dans le Haut Atlas. Deux fois cité pour son courage il a su s'imposer à ses hommes, ses camarades, ses chefs, par son prestige, sa droiture, son idéal ; aimé de tous il est devenu une figure du Régiment.

Il appartient à la Compagnie du Capitaine Koenig quand il quitte le Maroc.

Le 14 juillet 1939, il est ce magnifique Officier, à la belle carrure que la foule acclame sur les Champs-Élysées lorsque les « képis blancs » défilent à Paris pour la première fois depuis la parade de la Victoire de 1918.

A la déclaration de guerre, il se fait naturaliser Français afin d'assurer en cas de malheur l'avenir de son épouse, née Princesse Irène Dadiani de la famille régnante de Mingrélie. Il a perdu à Bel-Abbès l'aîné de ses trois enfants.

**En mars 1940**, « La 13 » embarque à Oran sur les Croiseurs «Marseillaise» et «Jean de Vienne». Le Capitaine Amilakvari me confie alors un passager clandestin, qui fera parler de lui: le Capitaine Koenig.

**C'est un vendredi 13, en mai 1940**, que la 13ème Demi-Brigade écrit le premier chapitre d'une longue histoire vécue au cours d'un périple de 92 000 kilomètres qui la conduira à la Victoire. Il fait froid ce jour-là, il pleut, et toute la nuit, une violente tempête de neige a sévi sur le Rombaken Fjord ; sous les ordres du Colonel Magrin-Vernerey, la Légion exécute le premier débarquement de vive force d'une guerre qui en comptera tant d'autres.

Dans l'amphithéâtre que forme au fond du fjord un cirque de montagnes abruptes, une imposante flotte britannique nous appuie, en tête de mât, tous les bâtiments arborent un immense drapeau français. Malgré le plan de feu allemand les Légionnaires débarquent, le Capitaine Amilakvari, un mousqueton à la main, nous entraîne à l'assaut de la cote 98 qui domine le camp d'Elversgaard.

J'installe mes pièces, observe l'avance des voltigeurs que j'appuie, quand le Capitaine me rappelle à l'ordre d'une façon très brutale « *vous ne voyez pas que c'est sur vous que l'on tire, espèce de c...* ». La scène n'a heureusement pour témoins que huit jaegers qui dorment pour l'éternité. Quelques jours après, le 18 mai, le Capitaine a l'occasion de vérifier qu'il a la baraka, une balle traverse sa cagoule à hauteur de la gorge, il a ressenti une impression de brûlure.

Depuis ce jour, le Capitaine Amilakvari n'est jamais allé au combat sans sa pèlerine ou sa cagoule, jamais...sauf le dernier jour de sa vie, il allait avoir 36 ans.

Après avoir enlevé Narvik et repoussé en Suède l'élite des troupes allemandes -jaegers et parachutistes – la « 13 » est de retour en Bretagne, le 13 juin.

Le Capitaine Amilakvari fait alors partie de la reconnaissance d'Officiers chargée de préparer la défense du réduit breton. Devançant les Bataillons, cette équipe se fraie un chemin au travers de la foule désordonnée des civils apeurés et de militaires affolés avant de se retrouver cernée par des Allemands. Après un jeu de cache-cache avec les panzers, nos Officiers arrivent en Grande-Bretagne le 22 juin en passant par Jersey, en route, ils ont recueilli le Capitaine Koenig de retour de Namsos.

Les Bataillons ont échappé de justesse à la capture, à Dinan, embarqués à Brest, ils arrivent en Angleterre le 20 juin et campent près de Liverpool. Là nous prenons connaissance de l'Appel lancé par le Général de Gaulle : Magrin-Vernerey (alias Monclar), Koenig, Amilakvari, résistent aux sollicitations des Chefs militaires qui nous pressent de partir au Maroc ; ils entraînent derrière eux 1100 Légionnaires, sur les 15000 hommes présents en Angleterre, ceux-ci forment le « noyau des Forces Françaises Libres ». Le Colonel déclare « *nous saurons tirer les dernières cartouches au nom de la France, pour son honneur et la fidélité à la parole donnée* ».

Koenig est prêt à servir même dans l'armée britannique, Amilakvari déclare : « *je dois tout à la France, ce n'est pas au moment où elle a besoin de moi que je l'abandonnerai* ».

**Et le 14 juillet** notre Capitaine défile à Londres, en tête des Légionnaires devant le cénotaphe du soldat inconnu, puis dépose une gerbe au pied de la statue du Maréchal Foch, sur le ruban tricolore est écrit « *passant, va dire à la France que la Légion Etrangère est là* ».

A la tête de ses 2000 volontaires, aviateurs et combattants de toutes armes de l'Armée de Terre, le Général de Gaulle s'embarque à Liverpool pour une expédition lointaine.

**Le 31 août** commence pour la Légion l'épopée de la reconquête qui la mène d'abord à Dakar, au Cameroun puis par le Cap de Bonne Espérance en Erythrée, au sein de la Brigade Française d'Orient que commande le Colonel Monclar. La petite Armée Française Libre représente déjà une force non négligeable, un appoint valable pour les Britanniques avec ses trois bataillons, ses artilleurs, ses sapeurs, ses conducteurs et ses services médicaux et d'intendance qui lui permet de vivre de façon autonome.

Mais dans cette campagne extrêmement dure, menée devant Keren dans des massifs de haute altitude, dépourvus de routes et de pistes, par un climat très rude, froid et humide la nuit, torride le jour, avec pour toute nourriture la « *hard ration* » composée de corned-beef et de biscuits qu'accompagne une faible ration d'eau, le moral de tous s'en ressent. Les hommes se sentent au bout du monde, en butte à toutes sortes de maladies, risquant la mort devant les ascaris éthiopiens qui se battent bien. Amilakvari est là pour reconforter ses Légionnaires dont il était très proche.



*Médecin capitaine Delavenne, Capitaine Morel, Lieutenant Langlois, lieutenant Clarence (alias Camerini), Capitaine Amilakvari (futur chef de corps), Sous-lieutenant Hasey*

La prise de Massaoua entraîne la reddition de l'Armée italienne de l'Afrique Orientale qui depuis trois mois nous tenait tête. La liberté de navigation sur la Mer Rouge est rétablie permettant le ravitaillement de l'Armée du Nil. La Légion qui a joué le rôle principal dans cette Victoire fête Camerone en territoire conquis.



**En mai 1941**, « la 13 » fait partie de la 1ère Division Française Libre rassemblée en Palestine pour prendre part à la guerre de Syrie. Ce sont de cruels souvenirs qu'évoque en nous la campagne que nous avons dû engager. Le Commandant Amilakvari obtient que son Bataillon ne soit engagé que dans le cas de nécessité absolue. Jusqu'au 15 juin la Légion subit plusieurs mitraillages d'avions et bombardements sans réagir, mais ce jour-là, une contre-attaque de chars adverses se termine par un massacre inutile de Légionnaires de la Compagnie de Bollardière, la Légion s'engage alors et entre dans Damas le 21 mars.

**Après la Compagnie du Levant, Amilakvari nommé Lieutenant-colonel prend le commandement de la 13ème D.B.L.E. puissamment renforcée par le ralliement de 2000 Légionnaires venus du 6ème Etranger.**



**Le 19 octobre 1941**, à Homs, une prise d'armes donne lieu à l'une de ces images fortes qui illustrent le livre d'or de la Légion. Le Lieutenant-Colonel Amilakvari, un genou à terre, reçoit des mains du Général Catroux le drapeau de la Demi-Brigade, puis il embrasse longuement son emblème.

Grâce aux renforts venus de l'Armée du Levant la France pourra être présente au combat. Malgré les difficultés suscitées par les Britanniques, 10.000 Français Libres sont engagés en Libye au cours de l'année 1942 et parmi eux les trois Bataillons de la 13ème D.B.L.E.

**Le 1er janvier 1942** la 1ère Brigade Française Libre, forte de 55000 hommes, campe au pied des pyramides, le Général Koenig la commande, le Lieutenant-colonel Amilakvari est son adjoint. Pendant cinq mois la Brigade fournit des groupements interarmes « les jock columns » qui naviguent dans le désert, harcelant les forces italo-allemandes, leur causant des pertes sensibles de blindés, abattant des avions, faisant des prisonniers. Amilakvari est à la tête de l'un de ces groupements.

Depuis le mois de février la 1ère Brigade occupe, à l'extrémité sud de la position défensive britannique, un coin perdu du désert qu'elle fortifie, Bir Hakeim. Les 2ème et 3ème Bataillons de la 13 sont là.

**Le 26 mai** Rommel entreprend, par un vaste mouvement tournant, de contourner la ligne anglaise par le Sud. Bir Hakeim subit le choc de la Division Blindée italienne Ariete, celle-ci se casse les dents sur le 2/13, elle est décimée par les canons anti-chars de la Compagnie Lourde de Sairigné, et ceux de la Compagnie anti-chars Jacquin de l'Infanterie de Marine.

L'AfriKa Korps a poursuivi son mouvement, le Lieutenant-colonel Amilakvari mène alors une guerre de course sur les arrières ennemis, coupant son ravitaillement, détruisant sa logistique. A court d'essence et d'eau, Rommel est contraint à la retraite, mais il réussit à percer la ligne de défense britannique, se ravitaille et reprend l'offensive. Il ne peut laisser sur ses arrières la menace que font peser les Français, il a d'ailleurs reçu l'ordre de les détruire du commandement suprême du théâtre d'opérations, ordre donné en exécution d'une directive d'Hitler « tous les Gaullistes sont là, les anéantir c'est réduire d'un seul coup l'esprit de résistance des Français », confirmée en ces termes par Mussolini « conquérir dans un premier temps Bir Hakeim qui présente les deux aspects politique et militaire ».

Le siège de Bir Hakeim commence, l'investissement est total. Le Lieutenant-Colonel a la charge des réserves, il mène les contre-attaques, circule dans l'enfer de Bir Hakeim sans voir semble-t-il la notion physique de la peur, il n'est pas toujours agréable de l'accompagner quand on est son adjoint.



*Bir Hakeim – Koenig, de Larminat, Amilakvari*

**Le 10 août 1942**, le Général de Gaulle remet la Croix de la Libération au Lieutenant-Colonel Amilakvari qui reçoit sa 5ème citation à l'Ordre de l'Armée.

**Le 23 octobre 1942**, la 1ère Brigade est en ligne à El Alamein. Elle a pour mission d'attaquer le plateau de l'Himeimat, que défendent 2 Bataillons italiens des Divisions Pavie et Folgore en abordant cet escarpement abrupt par le Sud, tandis que la 7ème Division Blindée doit s'emparer de l'objectif par le Nord. Cette action a pour but d'attirer la 21ème Panzer allemande afin de l'empêcher d'intervenir dans le Nord où Montgomery veut réaliser la percée.



Protégée sur leur flanc gauche par la Colonne Blindée Française (Compagnie de chars Divry, 2 Escadrons d'A.M. du 1er R.M.S.M. de Rémy) 1/13 et 2/13 mèneront l'assaut.

L'opération est difficile, trois champs de mines que protège l'objectif situé à 16 kilomètres de la base de départ, il présente un escarpement d'une centaine de mètres dominant la plaine qui empêche d'observer les tirs d'Artillerie.



**Le Lieutenant-colonel Amilakvari commente ainsi l'ordre d'opération qu'il reçoit « ce n'est pas la première fois que l'on nous demande quelque chose d'impossible, mais cette fois, c'est tellement c... que cela peut réussir ».**

**Dans la nuit du 23 octobre**, la pleine lune que Montgomery attendait pour attaquer éclaire la marche de la Légion. La progression est pénible, les véhicules radio s'enlisent dans le sable mou, les sapeurs ouvrent enfin un passage dans les champs de mines pour nos blindés : l'Artillerie italienne réagit déjà causant quelques pertes. Après 4 heures de marche lente et pénible les Bataillons sont en place, l'écran des blindés protège leur gauche.

Après plusieurs tentatives, le 1/13 ne réussit pas à déboucher, arrêté par le plan de feu sans faille des parachutistes de la Folgore. Les armes automatiques et les mortiers ont raison de l'ardeur des Légionnaires, les pertes s'accroissent : soudain des Panzer du 33ème de Recce surgissent sur la gauche du Bataillon le contraignant au repli.

Afin d'être au rendez-vous avec la 7ème Blindée anglaise dont il attend la protection sur le plateau, **Amilakvari** donne l'ordre du 2/13 d'enlever la hauteur : il est près de 5 heures. Sous le feu, sans faiblir, la Légion gravit la pente abrupte, elle enlève l'objectif à la grenade et à la mitrailleuse, faisant 108 prisonniers et capturant un canon de 105. Le plateau est jonché de nombreux cadavres italiens.

Le choc des contre-attaques est rude, des Légionnaires sont même blessés à coup de poignard. Mais nous sommes sans nouvelle de la 7ème Division Blindée qui, dans la plaine, se trouve encore au milieu des champs de mines. Soudain les Panzer du Groupement Kiehl entrent en scène. Vers 7 heures, après une heure de corps à corps, le 2/13, faute d'anti-chars et d'appui d'Artillerie précis, doit entamer son repli. Dans la plaine le Lieutenant-colonel fait former un hérisson défensif sur un mamelon très en vue de l'ennemi : les blessés sont évacués. Jusqu'à 9 heures la Légion s'accroche au terrain : 1 auto-mitrailleuse et 3 chars allemands brûlent, mais les 105 Italiens jouent aux quilles avec nos véhicules. Le Lieutenant-colonel donne ses ordres, indifférent au feu de l'Artillerie, toujours aussi calme alors que la situation est critique. Il est debout, en képi, et les Légionnaires ont confiance puisqu'il est là – il a perdu sa pèlerine-.

A l'instant où l'ordre de retraite nous parvient le **Sous-Lieutenant Bourdis** rend compte que 5 chars allemands ont réussi à contourner la position et vont nous couper la route, tandis que les éléments à pied se replient directement au travers du champ de mines, les éléments lourds livrent combat pour atteindre le passage ouvert durant la nuit. Les canons de 75 de la Compagnie Simon sont traînés à bras, les pourvoyeurs portant les obus, les pièces se mettent en batterie à tour de rôle et tirent.

Le Colonel est triste, il a laissé au flanc de l'Himeimat quelques blessés, ceux-ci rassemblés par l'**Adjuvant-Chef Branier** combattront jusqu'à épuisement de leurs munitions, leur chef se fera sauter la poitrine avec une grenade pour ne pas être capturé.

Le 2/13 progresse, le **Capitaine Arnault** en tête, en serre-file le Colonel, le **Docteur Lepoivre** et moi. L'ambiance est lourde, le Colonel a perdu sa pèlerine. Deux stukas nous survolent, mitraillent, personne ne bronche. Mais le Blindé

léger, qui sert d'observatoire à l'Officier d'Artillerie britannique, vient à nous. Il a été renvoyé par le Général Koenig à qui il était allé de sa propre initiative rendre compte. Il veut prendre à son bord le Colonel pour le ramener, **Amilakvari** répond « *ma place est à la Légion, au milieu de mes hommes* » et le 105 ennemi qui avait cessé de tirer reprend, l'automitrailleuse est à peine partie qu'un obus explose au milieu de notre petit groupe.

**Amilakvari** s'est retourné au bruit, un éclat l'a atteint à l'œil, il s'abat, porte ses mains à sa tête, en râlant. Le **Docteur Lepoivre** est blessé dans le dos, je suis couvert de sang, il est 10 heures. Les chars allemands approchent, je tire les corps à l'abri d'un monticule et j'appelle à l'aide. Le char de **l'Aspirant Touny** vient à nous. Le Colonel et le Docteur sont hissés sur la plage arrière et je me retrouve seul dans la plaine où les obus ennemis saluent une dernière fois mon chef et mon ami.

« *Je maudirai les Anglais si je ne termine pas la guerre sur un char* » avait-il déclaré à ses chefs, ceux-ci lui avaient promis de satisfaire son désir et la 13 méritait bien de devenir une Unité Blindée, « *mais les promesses* » disait Monclar, *n'engagent que ceux à qui elles sont faites* ». Et c'est sur un char que le Colonel revient mortellement blessé.

En ce soir de bataille quatre légionnaires portent sur l'épaule le corps de leur chef, que le Général Koenig veut veiller dans sa tente. Dans le soleil rouge du couchant les Légionnaires d'escorte ont allumé des torches pour l'accompagner. On entend nos Artilleurs tirer des salves à intervalles réguliers : c'est à la fois grandiose et infiniment triste.



**Ainsi mourut le Lieutenant-colonel Amilakvari, Prince Georgien, Compagnon de la Libération.**

### **Général Saint Hillier**



**Roger Barberot**

**« — C'est tellement con que ça ne peut pas ne pas réussir.**

**La voix d'Amilak faisait penser à un instrument cassé dont seules quelques cordes subsisteraient. Elle passait sans transition du grave au suraigu. Les cassures de ton étaient d'autant plus frappantes qu'Amilak s'exprimait volontiers avec éclat et emphase. Elle gardait des sonorités slaves qui ajoutaient à son étrangeté.**

**Ce qui était-tellement-con-que-ça-ne-pouvait-pas-ne-pas-réussir était le plan de l'attaque que devait faire, au sud de la ligne d'El-Alamein, la première division française libre que commandait Kœnig.**

**Le commentaire d'Amilak fut salué par les rires des officiers présents. Le scénario fut adopté sans changement. La confiance était de règle. On pouvait se payer le luxe d'un plan un peu farfelu, quand on se sentait épaulé par la formidable concentration de blindés, d'artillerie et d'infanterie que Montgomery avait réalisée sur le front d'El-Alamein ».**

**Extrait de « A bras le cœur » de Roger Barberot**

### TEMOIGNAGE

#### « Voilà une défaite » par Gustavo Camerini (13 DBLE)



Nos unités sont rejetées en l'air, une après l'autre, je ne sais pas comment ni pourquoi, dans la nuit, on ne voit goutte ; on ne sait rien, on sait simplement que les choses vont mal. Je me suis à moitié endormi quand j'entends Toro (*Thoreau, ndlr*) « *Mon Dieu, il a été tué, il a été tué !* » Je me lève : « *Quoi, qu'est-ce que c'est ? — Amilakvari vient d'être tué ! — Zut !* » Alors là je me lève, je me dis : « *Qu'est-ce que c'est cette histoire ?* » On me dit : « *Ça a très mal marché, nos trois bataillons sont foutus en l'air, le bataillon de Bollardière aussi.* »

(...) Alors je me lève, me demandant : « *Qu'est-ce que je dois faire ici ?* » et voilà qu'on m'appelle et qu'on me dit : « *Le général Koenig vous attend* », ou une chose dans ce genre-là ou bien : « *Passez là-bas* », je ne sais pas. Me voilà fort ennuyé, n'est-ce pas, me disant : « *Voilà une défaite.* » Je sentais qu'il y avait une défaite, et Amilakvari qui était mort, mort comme ça, brusquement.

(...) Je cherche le PC. Le PC, ça n'existait pas, c'était simplement un abri, quelque chose dans le désert, mais ce qui était tragique, ou impressionnant, il y avait un homme seul, assis ; l'homme avait la tête entre les genoux, je n'exagère pas, immobile. Silence, on n'entendait rien, même les tirs d'artillerie ennemis avaient presque cessé. La nuit venait, et l'homme était là. Cet homme, c'était le général Koenig, silencieux.

Je m'approche. Nous étions seuls, il n'y avait personne, personne que cet homme assis, assis par terre et la tête entre les genoux. Jamais vu une chose pareille. Alors moi, qu'est-ce que je pouvais faire ? « *Mon général* », je dis. L'homme ne bouge pas, ou à peine. Puis il me regarde : « *Vous savez que le colonel Amilakvari est mort ?* » Oui, je le savais. Pas un mot, il reprend sa position. Qu'est-ce que je pouvais faire, moi ? Je m'assieds à côté de lui, et puis, silence. Silence.

(...) Koenig ne disait rien. Il venait d'apprendre que son grand ami, l'ami inséparable avec lequel il avait fait toute sa carrière, eh bien, cet ami était mort, et aussi que sa division, c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus beau dans sa division, la 13<sup>e</sup> demi-brigade, avait été rejetée en l'air, on ne sait pas comment ; elle était mal tombée.

(...) J'ajoute, pour terminer cet épisode, que, après la guerre, étant rentré en Italie, dans la vie civile, il se trouva qu'un de mes anciens amis italiens était l'officier qui avait préparé la défense fasciste de ce côté-là. Il m'envoya tout le plan. Il me montra que toutes les pistes qui avaient été suivies étaient de fausses pistes fabriquées par eux.

Ces fausses pistes aboutissaient à des champs de mines. Comme quoi, évidemment, il était absolument impossible, à quelque unité que ce soit, d'arriver à un point quelconque. On retombait au-dessous du massif de El Himeimat et il n'y avait rien à faire.

Terminons là-dessus et je continue à raconter ma nuit à côté du général Koenig. Silence, assis. De temps en temps, je le regardais, un peu inquiet, car je ressentais un climat de tragédie. Les tirs d'artillerie ennemis avaient cessé, comme si tout était écrasé, tout était fini, je ne sais pas, je ne voyais rien. Tout à coup, dans les ténèbres, j'entends un grand coup de canon, des coups de canon qui montent, et, plus loin, une sorte d'orage, une sorte de tempête, une sorte, oui, d'orage, c'est le tonnerre, le tonnerre. « *Mais qu'est-ce qui se passe ?* », je me demande. « *Mais qu'est-ce que c'est ? LE temps a changé ?* » Était-ce vraiment le tonnerre que j'entendais gronder vers le nord ? Non, ce n'était pas ça. C'était la bataille d'El Alamein qui venait de commencer.

(...) Voilà ce qui se passait, et ces deux bonshommes étaient assis, là le général Koenig, avec sa tête entre les genoux, et moi qui ne savais pas quoi faire, attendant. La nuit était tombée, c'était nuit noire, il n'y avait plus rien. Seulement ! On voyait quelque chose de lumineux, toute une ligne de feu qui allait, qui venait : c'était toute l'artillerie britannique, c'était épouvantable, c'était impressionnant !

Pour compléter la chose, vers une ou deux heures du matin, je crois, attaque de chars — allemands, je pense, les Italiens n'avaient pas de chars sérieux —, qui se produit de la façon suivante : j'entends un grand bruit de ferraille, pas très loin, un demi-kilomètre environ, et tout à coup une masse noire de chars se précipite — *c'est l'impression que j'ai* -- droit vers nous.

« *Mon général, il y a ici une attaque de chars.* »

Pas de réponse. Rien du tout. Peut-être qu'il s'était endormi, je ne sais pas. La masse de chars, je n'exagère pas, passe parallèlement à nous, à environ huit cents mètres, pas plus, toujours avec ce maudit char de tête et ses fusées.

Le char de tête lançait des fusées sans arrêt, sans arrêt, et courait à toute vitesse. Imaginez une masse de chars lancée à trente, quarante kilomètres-heure, une sorte de charge de cavalerie, avec le char de tête qui lance des fusées, lance des fusées, et tous les autres derrière lui. Cette masse, j'ai eu l'impression qu'elle tombait sur nous. Ils arrivaient parallèlement à nous de l'ouest vers l'est. Ils nous passaient devant, et à ce moment-là je me suis permis de secouer le général : Toute cette masse passe rapidement, elle disparaît, elle s'en va, je ne sais pas où elle est allée. Ce fut une sorte de contre-attaque allemande, peut-être, en aveugle, sans raison, je n'en sais rien.

Enfin, le crépuscule, Dieu merci, un peu de lumière, vaguement, cette lumière qu'on voit à peine, et, tout doucement, les étoiles qui pâlisent, le ciel qui devient un tout petit peu plus clair. Moi je n'avais pas fermé l'œil, je crois, ou peut-être je me suis endormi toujours assis, et je ne m'en suis pas aperçu, je n'en sais rien. Arrive alors une voiture, le *command-car* d'Amilakvari avec toutes ses affaires dedans conduit par son ordonnance ou son chauffeur.

Cette fois, Koenig lève la tête : « *Te voilà ? Alors, il est mort, ton patron ?* » Il se secoue. Évidemment la vue du *command-car* qu'il connaissait bien, peut-être aussi autre chose, l'a secoué. Cette fois, enfin, il se lève. Je me lève aussi. « *Venez avec moi* », me dit-il. On descend les paquetages, la cantine d'Amilakvari. J'entre dans l'abri ; c'était la première fois de la nuit, je dois dire, qu'on y entrait. Je suis à peu près crevé. Koenig, lui, ne dit rien ou à peine, il prend toutes ces affaires, les pose devant lui, puis me dit la phrase sacramentelle, celle qui termine toujours lorsqu'il y a un camarade tué : « *Tu prends ses affaires.* » Et là il m'a dit : « *Vous allez prendre ses affaires et vous allez retourner au Caire.* » Qu'est-ce que je pouvais dire ? JE n'avais qu'à le faire. Nous ouvrons la cantine, nous déballons toutes les affaires, il regarde, il cherche. La seule chose dont je me souviens, de toutes ces affaires, c'était une sorte d'icône russe avec une Sainte Vierge, qu'évidemment Amilakvari emportait toujours avec lui, et le reste... on sait bien ce que c'est, n'est-ce pas, tout ce que nous avions.

Il faut que je vous dise ici qu'Amilakvari avait une énorme influence sur tous les officiers de la Légion car c'était un homme de grande envergure, très fidèle aux amitiés, et que je considère comme un homme généreux, et peut-être même, je dirais, trop sensible. Je sais qu'il avait pris plusieurs fois ma défense envers certains : un qui voulait à tout prix se défaire de moi, et il avait bien raison d'ailleurs, car moi-même je ne l'aimais pas beaucoup. Amilakvari était prêt à apporter tout son poids à des camarades qu'il estimait grandement. C'était donc un caractère généreux.

[Blog divisionfrançaiselibre - 2014](#)

Au point de vue militaire, il n'avait jamais fréquenté une école d'état-major, du moins je le crois, car il manquait effectivement d'une certaine expérience d'état-major. Ceci lui avait causé quelques désagréments, et le plus tragique dans cette affaire d'El Himeimat où le manque de préparatifs, d'étude, fut la cause de la défaite en question. Il est épouvantable de voir comment tout le terrain avait été préparé par l'ennemi et avec quelle insouciance on s'est jeté dans cette aventure.

Ceci coûta la vie à l'un de nos meilleurs officiers, précisément Amilakvari. Rien de tout ceci néanmoins ne diminua sa personnalité, sa bravoure et son héroïsme chaque fois qu'il fut nécessaire. Je salue sa mémoire.



Source : *Extrait des Mémoires de Gustavo Camerini*  
« *Ce soir nous monterons tous au paradis* »

« La section Beaugrand a perçu la scène et se porte vers le P.C. Gramoullé, mécanicien du char d'Abraham, a pris au même moment un méchant coup dans le bras, qu'il soutient d'une main pleine de sang.

La seule ambulance, visible aux environs, est en flammes. Le lieutenant-colonel, son dolman kaki doublé de rouge, n'est pas mort : L'Eost et Durand-Viel (le mécanicien et le radio du char de Touny) le chargent sur le dos de leur char en arrangeant les paquetages qui l'encombrent, aidés de quelques légionnaires accablés, tandis que Beaugrand et Abraham couvrent l'opération à la mitrailleuse.

- Quelle merde ! Quelle poisse ! hurle Gramoullé.

Les autres essaient de le calmer : il n'est pas perdu, ton bras, tu vas le récupérer...

- Je m'en fous de mon bras. C'est ce gâchis qui est insupportable, crie-t-il en montrant la plaine couverte de morts et de mourants, l'ennemi toujours en position dans sa citadelle, et le prince géorgien agonisant sur les paquetages.

- Il n'a pas été content de nous, disent les légionnaires, sobrement. Et le convoi s'ébranle vers la base.

*Extrait de « le chemin le plus long - Chronique de la Compagnie de chars de combat du Général de Gaulle (1940-1945) » - Pierre Quillet et 70 anciens*

« Je le dis souvent aux jeunes qui sont confrontés à leurs problèmes quotidiens : il faut savoir désobéir, apprendre à dire « non », à la drogue, aux autres, etc. Chez mon mari, c'était une habitude de contester des ordres qu'il n'approuvait pas. Je suis du côté des gens qui ne mentent pas disait Jacques, un rebelle qui est resté jusqu'au bout fidèle à ce qui l'amena un jour à rejoindre De Gaulle à Londres... »

*Simone de Bollardière*



Après El Alamein : « Notre popote est sympathique : nous ne sommes pas seulement nous, les deux officiers et peut-être quelques jeunes aussi, je n'oublie pas, mais nous sommes très ouverts, particulièrement envers notre ancien chef, le commandant de Bollardière, lequel avec son bataillon, était intervenu dans la bataille d'El Himeimat d'autant plus volontiers qu'il n'avait pas eu la chance de participer à la grosse bagarre de Bir Hakeim. Lui-même, ses officiers, tous ses cadres et même ses légionnaires, ne demandaient qu'une chose : prendre leur revanche et se couvrir de gloire, comme de bien entendu, comme c'était naturel. Hélas, l'affaire n'a pas marché et ce qui est plus grave, dans cette affaire qui — je n'insiste pas là-dessus, mais je l'ai déjà dit—a été fort mal préparée, c'est le bataillon Bollardière qui a fini par payer les pots cassés. Il a même subi des accusations qu'il ne méritait certainement pas.

Donc, ceci a donné lieu à une situation très désagréable. Néanmoins, quand, avec Pierre Langlois nous étions assis à notre popote, Bollardière, si je ne me trompe, commandait encore le bataillon. Ce n'est qu'ensuite qu'il démissionna,

qu'il abandonna tout, et, sur la demande du général Koenig, ce fut le capitaine de Sairigné qui assumait le commandement. Mais ceci est venu, je crois, après. »

*Gustavo Camerini - Ce soir nous monterons tous au paradis*

#### Portrait

**Jacques Pâris de Bollardière** est né le 16 décembre 1907 au château « Les Fougerays » à Châteaubriant, il est le fils d'Herminie de Thomasson et du marquis René, Pâris de Bollardière, descendant des frères Pâris, financiers de Louis XV.

De 1917 à 1925, le jeune Jacques Pâris de Bollardière est pensionnaire au collège des pères Eudistes Saint-Sauveur de Redon. Puis, il intègre le Prytanée militaire de La Flèche d'où il sort en 1927 pour entrer à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, au sein de la promotion « Gallieni » puis de la promotion « Foch ». Il en sort non classé avec les galons de sergent pour cause d'insubordination chronique.

En 1935, il fait le grand saut en se portant volontaire pour servir dans la Légion étrangère.

En février 1940, le capitaine de Bollardière fait partie des volontaires du 4<sup>e</sup> régiment étranger pour la 13<sup>e</sup> demi-brigade de Légion étrangère (DBLE) en formation et l'expédition en Scandinavie. Le retour rocambolesque de Bretagne, où les légionnaires ont été engagés pour la défense du réduit, à bord d'un bateau de pêche avec l'état-major de la 13<sup>e</sup> DBLE renforce sa détermination de poursuivre la lutte même au prix d'un engagement dans l'armée britannique. Avec ses camarades rescapés de Norvège, il se lance dans l'aventure de la France Libre. Les campagnes à la tête de ses légionnaires se succèdent jusqu'à l'offensive d'El-Himeimat en octobre 1942.

Après le Gabon, Bollardière se révèle un chef de guerre en Erythrée : avec de l'audace et une poignée d'hommes, il emporte l'un des ouvrages défendant la place forte italienne de Massaoua. Cette action d'éclat lui vaut d'être l'un des premiers promus dans l'ordre de la Libération. Il prend le commandement du 1<sup>er</sup> bataillon de Légion étrangère pendant les opérations en Cyrénaïque et participe à l'offensive lancée par Montgomery.

Grièvement blessé à l'Himeimat, (blessé au bras par l'éclatement d'une mine le 23 octobre 1942 ; il reste pendant huit mois en soins à l'hôpital du Caire) sa responsabilité engagée par le général Koenig, il quitte définitivement la « 13 ».

En juin 1943, il rejoint la 13e DBLE en Algérie. Devant la rivalité de Gaulle-Giraud, il regagne Londres et se prépare à rejoindre la **Résistance** en France.

Parachuté le 12 avril 1944, à Saint Souplet près de Mourmelon, sous le nom de code de « Prisme », il organise et dirige le maquis des Ardennes lors de l'opération «**Citronelle**». Il est cité et décoré de la croix de chevalier de la Légion d'honneur et reçoit la DSO anglaise.

Il est promu au grade de lieutenant-colonel le 8 août 1944, puis il reçoit le commandement du 3e RCP SAS en octobre, commandement qu'il garde jusqu'en août 1945. Du 7 au 8 avril 1945, il est parachuté avec son unité (675 soldats) au nord-est de la Hollande sur la ligne Groningen – Assen – Hoogeveen, pour saboter et désorganiser les arrières allemands en vue de la libération de la Hollande avec les SAS britanniques (Special Air Service) lors de l'opération «**Amherst**». Pour son action, il reçoit une seconde DSO.

Le général Clavers, commandant l'opération lui remettra plus tard les **bicornes de Wellington et de Napoléon** qui seront déposés au musée des parachutistes à Pau. Après Noël 1945, il épouse Simone Ertaud à Nantes qui lui donnera 5 filles.

**Ses qualités et son aptitude au commandement ne sont jamais prises en défaut en Indochine au cours de ses séjours, dès 1946, avec la demi-brigade parachutiste SAS (Spécial Air Service), puis à la tête des troupes aéroportées jusqu'en 1953.**

**Le jeune colonel enseigne à l'École supérieure de guerre avant d'être nommé stagiaire au Centre des hautes études militaires.**

Le 1er décembre 1956, il est admis en 1e section des officiers généraux et commande le secteur de la Mitidja en Algérie.

**En mars 1957, au début de la bataille d'Alger, alors qu'il vient d'être promu général de brigade, il manifeste publiquement son désaccord avec les méthodes employées par le général Massu.**

**Relevé de son commandement, il est affecté au Cameroun. Marginalisé malgré le retour en grâce des anciens des Forces françaises libres avec l'arrivée de Pierre Messmer au ministère des Armées (février 1960), il renonce, après le putsch d'Alger qui le révolte (avril 1961), à poursuivre une carrière contrariée.**

Il retourne à la vie civile. Il devient attaché de direction aux constructions navales à Lorient, poste qu'il occupe de 1962 à 1963. Animateur de l'institut "Culture et Promotion", il découvre en l'homme des richesses qui lui permettent de "se défendre sans se détruire".

**Atypique, esprit trop libre selon certains, attiré par le courant non violent animé par Lanza del Vasto, le fondateur de la communauté de l'Arche, il s'oppose, dans les années 1970, avec son épouse Simone, à la politique française de dissuasion.**

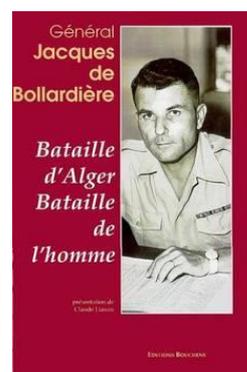
Il s'engage dans les combats de la non-violence, depuis le Larzac jusqu'à Mururoa. Et le 23 octobre 1970, il rencontre Jean-Marie Muller, adepte lui aussi de la non-violence. Il fait paraître, en mars 1972, un ouvrage intitulé « **Bataille d'Alger, bataille de l'homme** ».

En décembre, il participe à la conférence à Millau en faveur des paysans du Larzac, qu'il soutiendra jusqu'au bout.

Du 17 juin au 6 juillet 1973, il participe avec Greenpeace à une expédition menée pour protester contre les explosions nucléaires sur l'atoll de Mururoa, sur un navire appartenant à des militants antinucléaires néo-zélandais, le « Fri », en compagnie du journaliste Brice Lalonde, du prêtre Jean Toulat, de l'écrivain Jean-Marie Muller et d'un certain José Bové qui fera parler de lui un peu plus tard. Arraisonnés les impétrants seront retenus sur l'atoll d'Hao jusqu'au 19 juillet. Mis à la retraite d'office, il retourne sa plaque de grand officier de la Légion d'honneur au Président de la République.

En novembre 1974, il participe à la fondation du MAN (Mouvement pour une alternative non-violente), avec qui il prendra part à de multiples activités, jusqu'en 1985. Président du Diwan, comité de soutien de la langue bretonne, il décède le 22 février 1986.

**Homme de conviction, avec la dignité et avec le sens du détachement chrétien qui avait été le sien depuis son engagement dans la voie tracée par ses ancêtres au service de la France, il refusera de bénéficier de la loi votée par**



le Parlement en 1982 réintégrant dans les cadres, selon un parallèle douteux à ses yeux, les officiers ayant participé ou s'étant opposés au putsch d'Alger.

Jacques Pâris de Bollardière est décédé le 22 février 1986 dans sa résidence du Talhouet. Il a été inhumé à Vannes dans le Morbihan.

*« .. Nous savons que de 1940 à 1945, ces années de guerre où, toujours il a tenu être présent, ont été pour lui les plus exaltantes parce que ce fut l'époque du volontariat, celles où on ne marchandait pas le risque, celles où par simplification tout était **xx** car l'ennemi était l'ennemi. Nous ne voulons pas occulter la suite de sa roue mais elle lui appartient. Nous, ses anciens camarades de combat, nous ne pouvons, d'accord ou pas avec ses positions ultérieures, qu'affirmer qu'en toutes circonstances, il fut un homme généreux, sans calcul, totalement désintéressé, capable de tout sacrifier pour ce qu'il pensait juste. »  
In Memoriam – Revue de la France Libre n° 254 -2<sup>e</sup> trimestre 1986*

- Grand Officier de la Légion d'Honneur • Compagnon de la Libération - décret du 23 juin 1941
- Croix de Guerre 39/45 (5 citations) • Croix de Guerre des TOE avec palme
- Médaille de la Résistance • Distinguished Service Order and Bar (GB)
- Croix de Guerre Belge avec palme • Officier de l'Ordre Royal de la Couronne avec palme (Belgique)
- Croix de Guerre (Pays-Bas)

*Le texte a été composé à partir de la notice d'André-Paul COMOR (Dictionnaire de la France Libre. Ed. Robert Laffont, 2010) et de l'[article](#) publié sur le site du Pays de Châteaubriant*

## Bibliographie

- [Biographie de l'Ordre de la Libération](#)
- Roger Barberot : Malaventure en Algérie avec le général Paris de Bollardière, Plon, 1957
- Vincent Roussel : Jacques Paris de Bollardière : de l'armée à la non-violence, Desclée de Brouwer, 1997
- John Crawford, objectif El Alamein, Ed. Flammarion, 1966
- [L'histoire en question](#) : la méthode du général de Bollardière en Algérie
- [Interview filmée](#) de Simone de Bollardière, veuve du Général